

LE GRAND GÉANT GRAND SOURCIL

Il était une fois un cordonnier qui avait un garçon ; il n'était pas bien riche, et quand son fils fut grand il lui dit :

— Il faut tâcher de t'embarquer pour gagner ta vie.

— Cela me va, répondit le fils du cordonnier.

Le voilà parti pour demander aux armateurs de le faire naviguer ; l'un d'eux voyant qu'il n'était pas riche, et qu'il avait la mine hardie, lui donna un navire à commander. Il lui dit de choisir son équipage, et de mettre à bord autant de provisions que le navire pourrait en porter. On embarqua du biscuit, de la viande, du vin, en si grande quantité que les matelots ne savaient qu'en penser. Mais c'était pour aller chercher des pierres d'or au pays des mines d'or, et tous les navires qui y étaient allés avaient péri, faute d'avoir emporté assez de provisions.

Les voilà partis avec bon vent ; ils arrivèrent au pays des mines d'or et entrèrent dans une baie dont on ne voyait pas la fin : elle avait plus de deux cents lieues de long. Quand ils s'arrêtèrent près du rivage, ils entendirent les bêtes qui hurlaient à faire trembler ; puis l'une d'elles donna un coup de sifflet et aussitôt elles se turent. Le roi des Bêtes s'avança et dit :

— Qui est le capitaine ?

— C'est moi, répondit le fils du cordonnier.

— Il faut donner des vivres pour rassasier toutes mes bêtes, ou nous allons vous dévorer.

Elles étaient sur le rivage, prêtes à sauter à bord. Le capitaine fit débarquer des provisions en quantité, et quand les bêtes eurent mangé tout leur saoul, elles disparurent dans la forêt.

Le roi des Bêtes dit au capitaine :

— Maintenant tu peux faire ton chargement ; mais il faut qu'il reste un homme auprès des mines d'or ; tous les navires qui sont venus ici en ont laissé un.

On tira à la courte-paille, le capitaine comme les autres, et c'est lui qui prit la plus courte.

Il mit dans sa poche une petite boussole, emporta des vivres tant qu'il put et on le débarqua à terre. Le navire partit, chargé d'or, sous le commandement du second.

*
* *

Le capitaine entra dans la forêt ; il marcha longtemps, mais quand vint la nuit, il n'en était pas encore sorti. Il se dit :

— Où vais-je me coucher pour ne pas être dévoré par les bêtes féroces ?

Il regarda de tous côtés, et vit un arbre qui lui sembla commode : il grimpa dedans et s'installa sur les branches de manière à ne pas tomber s'il s'endormait ; mais il ne ferma pas l'œil de la nuit ; il aperçut une lumière à travers l'épaisseur des bois, et il pensa :

— Il faut qu'il y ait là quelque maison.

Au point du jour, il descendit de son arbre, et regarda à sa boussole dans quelle direction se trou-

vait la lumière; c'était à l'ouest et il marcha de ce côté; il alla bien loin et vit un gros rocher, gros comme une montagne et brillant comme le soleil. Il tourna autour, et découvrit une grande porte qui était ouverte. Quand il fut sur le seuil, il vit un vaste foyer, et auprès un gros chat noir qui se chauffait.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit le chat.

-- Tiens, dit-il, les chats parlent dans ce pays-ci.

— Ah! malheureux, s'écria le chat, tu es dans la maison du grand géant Grand-Sourcil, il est sorcier, et il sait déjà que tu es ici.

Le capitaine se chauffa un peu, et dit au chat noir :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui échapper, mon pauvre chat?

— Si, fourre-toi sous la table, il ne te verra pas.

— Tu me donneras à manger?

— Oui, oui, répondit le chat.

Le grand géant Grand-Sourcil ne revenait à sa maison que le matin et le soir, jamais dans le cœur du jour. Le voilà arrivé; il avait des sourcils qui lui tombaient jusqu'aux pieds, et quand il voulait regarder ou manger, il était obligé de les écarter de ses yeux.

Il se mit à table et se versa un verre de vin; mais pendant qu'il posait la bouteille, le capitaine prit le verre, et après avoir bu, le remit sur la table. Le géant se versa un second verre, que le capitaine prit encore.

— Tiens, dit Grand-Sourcil, il paraît que je verse à côté.

Il se versa pour la troisième fois à boire, mais le verre fut encore vidé.

— Ah! dit-il; il y a quelqu'un ici.

Le géant releva ses sourcils et aperçut le capitaine sous la table.

— Ah ! c'est toi, brigand, qui bois mon vin ! je vais te manger.

Il le prit dans sa main, et se mit à le tâter :

— Ah ! tu n'es guère gras ! mais cela ne fait rien ; avant de te tuer je vais finir mon dîner.

Pendant que le géant mangeait, le capitaine se mit à lui parler de l'Europe et des voyages qu'il avait faits. Cela amusait le géant qui lui dit :

— Tiens, tu n'es pas bête, toi ; je ne te mangerai pas : tu resteras avec moi, et tu seras mon domestique. Viens voir mon château.

Il le mena dans ses chambres ; elles étaient dorées partout, et brillaient comme le soleil.

— Ah ! s'écria le capitaine, comme vous avez un beau château !

— Oui, répondit le géant, qui était glorieux ; tu n'en as pas vu de pareil dans ton pays. Voici ce que tu auras à faire : tu aideras le chat à me préparer à manger, et tu iras chercher du bois pour la cuisine ; je vais te montrer où le prendre.

Il le mena dans la forêt, et il déracinait avec les mains des arbres qu'il mettait tout entiers sur ses épaules.

— Ah ! dit le capitaine, je ne pourrai pas en apporter autant que vous.

— Cela ne fait rien, répondit le géant, pourvu qu'il y en ait assez.

Avant de partir du château pour rester dehors pendant le cœur du jour suivant son habitude, il donna au jeune homme toutes les clefs de ses chambres ; mais il lui en montra une en lui disant :

— Si tu vas dans la chambre que celle-ci ouvre, tu seras mangé.

Quand le grand géant Grand-Sourcil fut parti, le capitaine se mit à visiter les chambres, et quand il les eut toutes vues, il se trouva à la porte de celle qui lui était interdite :

— Ma foi, se dit-il, j'ai visité les autres ; il faut que je voie aussi celle-là.

Il ouvrit la porte et ne vit dans la chambre qu'une table sur laquelle était une vieille bague :

— Malheureux, lui dit une voix, que viens-tu faire ici ?

— Où es-tu, toi qui me parles, répondit le capitaine qui ne voyait personne ; n'y a-t-il aucun moyen de me sauver ?

— Si, dit la bague, mets-moi à ton doigt, et quand tu désireras quelque chose, tu diras : « Par la vertu de ma petite bague, que cela soit. »

Le capitaine mit la bague à son doigt ; il descendit à la cuisine, et donna une poignée de main au chat noir ; puis il dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je voudrais être à Marseille, mon pays natal.

Aussitôt il se sentit soulevé dans les airs, et, en moins de deux heures, il fut à Marseille. Il se promena dans la ville, puis il vint à penser qu'il n'avait ni maison ni argent.

— Par la vertu de ma petite bague, qu'ici soit construit le plus beau château qu'on ait jamais vu, et qu'il soit garni de tout ce qu'on peut désirer.

Aussitôt il vit devant lui un château, beau comme le palais d'un roi ; il y entra et vit que rien n'y manquait : les armoires étaient bien garnies, les tables étaient dressées, et les broches tournaient toutes seules dans la cuisine. Il eut des domestiques, et se mit à vivre comme un seigneur.

— Ah! disait-il en se frottant les mains, me voici à mon affaire.

Il se maria, et, comme il n'avait plus besoin de sa bague, il la laissait souvent dans son château.

*
* *

Mais laissons un moment le capitaine, et revenons au pays des Mines d'or.

Quand le grand géant Grand-Sourcil vit que sa bague était enlevée, il se mit en colère et jura à faire trembler :

— Ah! le maudit capitaine, il m'a attrapé, mais je l'attraperai à mon tour.

Il se coupa les sourcils pour y voir plus clair, et il se mit à voyager. Il allait de ville en ville, et en passant dans les rues, il criait :

— Qui veut changer de vieilles bagues pour des neuves !

Il finit par arriver à Marseille un jour que le capitaine était à la chasse, et il criait par les rues :

— Qui veut changer de vieilles bagues pour des neuves !

La servante de la femme du capitaine l'entendit, elle dit à sa maîtresse :

— Voilà un homme qui donne des bagues neuves pour des vieilles ; il y en a ici une qui est tout usée, si vous voulez je vais appeler le marchand et la changer contre une neuve.

Quand le grand géant vit la bague, il ne se sentait pas de joie ; il donna deux bagues neuves en échange, puis il la mit à son doigt, et dès qu'il fut sorti, il dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je veux que ce château soit brisé en mille pièces.

A l'instant il s'éroula et la femme du capitaine fut écrasée par les débris.

Quand le capitaine revint, il trouva son château tout en ruines, et il pensa que le grand géant Grand-Sourcil avait repris la bague.

Il alla chez un armateur, et il lui demanda un navire pour aller au pays des Mines d'or. Quand il y arriva, il donna à manger au roi des Bêtes et à ses sujets, et, son chargement fait, il dit à l'équipage :

— Il n'est pas besoin de tirer à la courte-paille, c'est moi qui vais rester.

Il arriva au milieu du jour au château du grand géant Grand-Sourcil, et trouva le chat noir qui se chauffait.

— Ah ! mon pauvre capitaine, lui dit celui-ci, cette fois ton affaire est claire, si le géant t'attrape, il va te manger.

— Comment ferais-je pour me sauver ?

— Tu vas te mettre sous la table ; quand le géant se mettra à manger je laisserai tomber une crotte dans sa soupe ; il la trouvera si mauvaise qu'il vomira aussitôt et rendra la bague qu'il porte maintenant dans la bouche ; tu t'en empareras et tu diras : « Par la vertu de ma petite bague, que je sois enlevé en l'air avec le chat ; » car si je restais ici, il me dévorerait.

Le capitaine se cacha sous la table ; voilà le grand géant Grand-Sourcil arrivé ; il se mit à manger sa soupe ; mais la crotte du chat lui fit tant de répugnance qu'il ne put s'empêcher de vomir.

Le capitaine se saisit de la bague, et il se hâta de dire :

— Par la vertu de ma petite bague, que je sois enlevé avec le chat et transporté à Marseille.

Aussitôt ils s'enlevèrent tous les deux dans les

airs, et en deux heures, ils furent à Marseille. Alors le capitaine dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je veux le plus beau château qu'on ait jamais vu.

Il eut un château plus beau que le premier, et il se maria.

Il ne laissa plus sa bague traîner dans les coins ; mais il resta à vivre avec sa femme et le Chat noir, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans, qui l'a appris d'un boulanger de la marine, originaire de Lamballe.
